



La divinité du Nil liant ensemble les tiges de papyrus et de lotus, symboles respectifs de la Haute-Égypte et de la Basse-Égypte.

Grand temple de Ramsès II à Abou Simbel. XIXe dynastie vers 1275-1225 avant notre ère.

<http://www.bluffton.edu/~sullivanm/egypt/abusimbel/ramses/ramses2.html>.

Vue satellite de la vallée du Nil, de la région des Grands Lacs où se situent ses sources, au Delta, lieu où ce fleuve, divinisé par les anciens Egyptiens, se jette dans la Mer Méditerranée.

Photograph ISS006-E-43181 taken from the International Space Station, NASA.



□ Cours d'eau et croyances en Égypte pharaonique et en Afrique noire moderne

Mouhamadou Nissire SARR

Résumé : *Dans cet article l'auteur montre l'importance que revêtent les cours d'eau dans les pratiques mystico-religieuses du peuple de l'Égypte pharaonique et des peuples actuels de l'Afrique noire. Ainsi, l'eau participe à la revivification du corps des morts et leur permet d'accéder à la vie d'outre tombe. Cette nouvelle contribution s'inscrit dans le cadre de l'étude comparée, entreprise par l'auteur, des coutumes funéraires en Egypte ancienne et celles encore vivaces dans l'Afrique noire d'aujourd'hui.*

Abstract : *Rivers and beliefs in Pharaonic Egypt and in present Black Africa - In this essay the author shows the important role played by rivers as regards to the religious and mystic customs in Ancient Egypt and present Black Africa. Then, the water takes part in body revitalization of deceased and allows to access to the beyond grave life. This new contribution takes place in the frame of the comparative study carried out by the author concerning burials habits in Ancient Egypt and those still existing in the present Black Africa.*

1. Introduction

L'eau est indispensable à la vie. Son utilité peut être vérifiée à travers les rites initiatiques et funéraires. En Égypte pharaonique comme en Afrique noire actuelle, on s'en sert pour se purifier mais aussi pour préparer le défunt à accomplir son voyage dans l'au-delà. Dans le langage rituel des pharaons de l'Égypte ancienne et des Nègres de l'Afrique actuelle, elle participe à la reconstruction de l'univers et de sa régénération. Son avènement avec l'inondation fut l'objet de beaucoup de fêtes. Il s'agit dans ce présent article d'insister sur l'importance des cours d'eau et des rivières dans les pratiques mystico-religieuses du peuple de l'Égypte pharaonique et des peuples actuels de l'Afrique noire.

2. Les sources du Nil

Les Égyptiens ont employé le terme *itrw* (*iterou*) (Hannig, 1995 :112) pour identifier le Nil. Ce fleuve le plus long du monde (6500km) prend sa source au cœur de l'Afrique noire. C'est par référence à cette longueur qu'ils le désignaient par le terme pharaonique *n3 itrw 3* (*na iterou aa*) (la grande eau). C'est aussi également le nom du Nil, en copte : **ⲉⲓⲣⲟ**, **ⲓⲁⲣⲟ**, **ⲓⲉⲣⲁ**. (Wb1, 146 :17). Dans sa forme plurielle, l'expression renvoie aux fleuves de l'au-delà, une vieille conception de la vie d'outre-tombe que l'on retrouve dans la littérature religieuse des textes de l'Ancien Empire.

Parlant des sources du Nil, l'historien grec (Hérodote II : 28) précise :

« Il y avait, entre Syène, ville de la Thébaidé, et Éléphantine, deux montagnes dont les cimes se termineraient en pointes ; ces montagnes s'appelleraient l'une Crophî, l'autre Mophî ; les sources du Nil, qui seraient au fond d'abîme jailliraient d'entre ces montagnes la moitié de l'eau coulerait vers l'Égypte et le vent du nord, l'autre moitié vers l'Éthiopie et le vent du Midi. »

Les deux rochers d'où sortaient les eaux du Nil sont désignés par l'expression pharaonique *krti* (*kerti*) (Wb5, 58 :2), notamment les deux cavernes d'où viennent les eaux du Nil. Nous avons là, apparemment, une forme nisbée qui vient du substantif *krt* ou *krrt* signifiant « caverne » ou « trou » (Faulkner 1991 : 280-281 ; Wb5, 58). La localité est à situer à Éléphantine. En bas du rocher (Erman 1952 : 432 fig .155), le dieu Osiris est représenté comme le Nil : il est assis dans la caverne tenant dans ses mains deux vases à partir desquels sort l'eau. Il est entouré par un serpent. Ce qui nous rappelle le mythe du Wagadou Bida des traditions mandingues de l'Empire de Ghana où le serpent jouait un rôle de dispensateur de vie et de la providence et à qui aussi on devait sacrifier une jeune fille pour faire prospérer l'or du royaume (Lam 1997 : 171-172).

Mais l'Égypte ancienne n'a pas connu de pratiques de sacrifice rituel des hommes comme semble le prouver les travaux de l'archéologue anglais Emery (1964 : 138, fig. 15). Un des textes de la littérature du Moyen Empire nous conforte dans notre point de vue (Westcar : 8,15 ; Lefèbvre 1988 : 83 note 55).

C'est sur le dos du serpent que sont posés les deux rochers sur lesquels sont représentés le vautour et le faucon, deux oiseaux tutélaires de la royauté pharaonique. Dans la même scène, on voit la déesse Isis répandant du lait pour son âme perchée sur les arbres du bois sacré. Ce sacrifice rituel du lait nourrit l'âme du défunt mais également son *ka*. C'est ce que laisse entendre un des passages des *Textes des Pyramides* de Ounas : « Isis le berce, Nephthys l'allait, Horus le reçoit par ces deux doigts, afin qu'il purifie cet (Ounas) dans le lac du Chacal, et qu'il nettoie le ka de cet (Ounas) dans le lac de la Dat »

La scène se produit en des lieux mythologiques situés dans l'au-delà (Leclant 1951 :124). la purification avec du lait est un thème récurrent dans les textes religieux de l'Ancien Empire. Le lait tout comme l'eau est un produit sacré dont les vertus protectrices sont indéniables. Il accorde la vie. Il a un rôle tonifiant. C'est ainsi qu'on le désigne par l'expression pharaonique *ḥw w3s* « vie et puissance » (Wb1, 197 : 7).

3. le Nil comme fleuve et esprit

Les Égyptiens ont vénéré le Nil en tant que divinité. Ils le représentent souvent portant une barbe et des mamelles. Le Nil dans la mentalité religieuse des pharaons est à la source de l'inondation. Il apporte la verdure, rend les activités économiques florissantes. L'esprit du Nil est désigné par le pharaonique *ḥꜥpi*, *ḥꜥpr*, *ḥrp* (Wb III, 42 :11). Ce même terme évoque le Nil (Wb III, 42 :14). Il s'agit aussi d'un fleuve dans l'au-delà ou au ciel (Wb III, 42 :15-16).

Ce même radical apparaît dans les langues bantou notamment chez les Douala, un peuple du littoral camerounais sous la forme *opi* (rivière, fleuve), *m(u)-opi/ mi-opi* (le fleuve) (Ngom 1993 :59). Chez les Isekiri (groupe kwa, delta du Niger), *ipi*, désigne le dieu de la mer (Obenga 1993 :282).

En Égypte, *Hâpi* fut l'esprit du Nil, son essence dynamique (Yoyotte 1992 :189). Il participe profondément de la nature du *Noun*. Ce liquide absolu d'où est sorti le dieu créateur *Atoum*, chef de file de l'*ennéade héliopolitaine* et qui se met à créer. Dans certains textes religieux, c'est un terme géographique désignant une partie du monde comme le ciel et la terre. Il apparaît dans la littérature religieuse, dans les noms théophoriques, occupe des lieux de culte, reçoit des offrandes. *Hâpi* est véritablement un fleuve en Haute et en Basse Égypte (Wb.III, 42 :12) mais aussi revoie à l'inondation qui féconde et qui nourrit le pays (Wb III, 42 :17). Dans certains textes, son épithète se rapporte au dieu créateur, au maître tout puissant, au père des dieux (Kurth 1982 :486).

Le terme Bété *mendip* qui, signifie l'eau peut être comparé au terme pharaonique *mw* ou *miw* qui signifie également eau (Wb2 :50). C'est aussi un élément de la géographie religieuse de l'ancienne Égypte à côté du ciel, de la terre (Wb2 ,50 :11). L'eau, tant chez les Égyptiens de l'Antiquité que chez certains peuples du continent africain, est utilisée comme boisson, comme moyen de purification mais encore comme offrande aux dieux (Wb2, 50 :17-18-19).

Vénééré, le Nil-*Hâpi* apporte l'inondation. Son culte garantit la fécondité végétative du pays.

Déjà au Moyen Empire, les textes l'identifient comme celui qui apporte la graine, maître des offrandes, celui qui laisse prospérer les herbes. A l'époque gréco-romaine, *Hâpi*-Nil fut perçu comme la nourrice de tout le territoire d'Égypte, celui qui inonde avec l'eau de vie les deux terres, c'est-à-dire la Haute et la Basse Égypte. Maître de l'eau, *Hâpi* était aussi indispensable pour la pureté. Il purifie la voie de procession des dieux ou bien la tête des morts. Dans certains contextes, le roi d'Égypte se laissait appeler *Hâpi* ou se représentait comme lui. Cette divinité de l'eau était représentée sous la forme d'un être *androgyn*e c'est-à-dire ayant les caractères d'un homme et d'une femme, «*pansu à la poitrine de vieille nourrice, vert et bleu comme les flots, chevelu et dénudé comme un pêcheur des marais*». Il semble que ce caractère *androgyn*e de l'esprit du Nil n'en était pas un avant l'époque saïte (Brunner 1977 :343 note 103).

Les peuples africains actuels ont gardé la même mystique vis-à-vis de l'eau et des cours d'eau. Ces cours d'eau sont considérés généralement comme des lieux sacrés et qui abritent les esprits des ancêtres. Il est aussi possible de repérer leur rôle dans les rites initiatiques, funéraires et dans les pratiques mystico-religieuses. Le peuple Bété du Cameroun considère les cours comme des lieux sacralisés où se déroulent les rites de propitiation, les rites d'expiation, les alliances avec les ancêtres et les esprits de l'eau (Eyanga, 2004 :46-47).

En Égypte pharaonique, les génies de l'eau incarnent la fécondité du sol, lui empruntent l'humidité, seigneur des eaux montantes. C'est le cas des champs qui abritent les cultures vivrières *šht*, de l'inondation *šht*, de la graine *npjt*, de la mer *nwj* ou *w3d-wr*, de la récolte *w3hît*, des marais *qbhw*, du lieu d'où sort l'eau qui irrigue les champs de culture, *Mmt* (Brunner 1977 :337 ; Guglielmi 1982 :981).

Dans le temple funéraire du pharaon Sahouré de la cinquième dynastie (Saleh ; Hourig 1986, photo 37), on a représenté trois divinités de la fécondité provenant de la Basse Égypte, apportant des offrandes au dieu du temple symbolisé par le roi. La première porte sur la tête une fleur de lotus dont la valeur phonétique est *mehou*, la Basse Égypte vue comme lieu de prédilection des papyrus (Wb2, 123 :12), la deuxième est nommée *nehkeb*, fleur de lotus que les Égyptiens donnaient en offrandes funéraires aux dieux (Wb2, 307 :3), la troisième est *wadji-wer*, la grosse verdure, la personnification de la mer, des marais et du lac Fayoum, complètement peinte en vert et bleu, vagues bleues. Elle donne la vie (Wb1,

264 :12-13-14). Ces divinités tiennent dans leurs mains des signes *hetep*, l'offrande, les sceptres *was* comme symbole de la puissance divine, aux avant-bras sont accrochés des signes de vie *Ankh*. On peut lire à la tête de ces génies : *méhi*, celui du Nord, l'incarnation de la Basse Égypte, celui qui donne vie et durée. Ensuite vient *necheb*, le bourgeon, il donne vie et chance. On retrouve de telles processions de génies dans les temples d'Égypte, ceux-ci apportant des offrandes indispensables au pays, particulièrement au Nil, le dieu de la fécondité.

Les Égyptiens ont utilisé le terme pharaonique *dw3 hꜥpt*, *dwa hâpi*, pour caractériser les récitations liturgiques dont se servaient les prêtres pour attirer les bienfaits des génies de l'eau. Dans certains textes, on peut repérer des passages comme celui-ci : « *quand tu te lèves au ciel, l'humanité vit (wbn.k m pt ꜥnh rhjti) ; tu te lèves, et le pays jubile ; maître des poissons, celui qui laisse couler les eaux des oiseaux ; celui qui apporte la nourriture, grand en offrandes, créateur de tout ce qui est bon (ini k3w wr dꜥ3w qm3 nfrwt nbwt) »*.

Certains hymnes insistent sur le caractère du dieu et le met en rapport avec d'autres constellations divines : l'aimé du dieu *Geb*, guide du dieu de la graine, celui qui fait prospérer tous les ateliers dieu *Ptah* (Assmann 1982 : 490-491-493). D'autres mettent en exergue sa générosité : ceux qui voient le Nil tremblent quand il coule. Les champs rient, les rivages verdissent. Les dons du dieu descendent, le visage des hommes s'épanouit et le cœur des dieux jubile (Erman 1952 :34).

4. Les sacrifices rituels consacrés au fleuve

Nous avons des références sûres concernant les offrandes que les Égyptiens devaient offrir à l'esprit du Nil pour attirer l'inondation. Celles-ci sont contenues dans des décrets des rois notamment ceux de l'époque ramesside (Sethi 1^{er}, Ramses II, Mermptah entre 1300 et 1225 av. J.-C.). Ces décrets établissaient et fondaient des fêtes en l'honneur de Hâpi. Les prêtres horologues prescrivaient les offrandes qui devaient être présentées au fleuve pendant la célébration des fêtes du Nil.

Ces offrandes étaient composées de denrées alimentaires, d'animaux domestiques, des fleurs de lotus, de l'encens, du pain, de la pâtisserie, des gâteaux et peut-être de la statue du dieu Nil (Caminos 1982 :499), des fruits, des amulettes en vue d'éveiller et d'entretenir les forces de la crue, des figurines féminines afin de provoquer le rut du grand Nil aux vagues puissantes qui se lance sur la terre et engendre l'Égypte (Yoyotte 1992 :190).

Les populations de la rive du fleuve Sénégal observent pratiquement les mêmes rituels à l'endroit du fleuve à l'approche de la période de la haute crue. Il est interdit aux femmes de jeter dans le fleuve le reste des débris alimentaires de peur de provoquer la fureur du génie de l'eau nommé *mame coumba bag*. De même, elles ont l'habitude de présenter le fleuve aux nouveaux-nés afin que le génie du fleuve puisse reconnaître ces petits fils et petites filles. Tant en Égypte ancienne qu'en Afrique noire, les génies de l'eau participent à l'équilibre du groupe et le protègent de tout danger externe.

5. L'inondation

Elle correspond au lever héliaque c'est-à-dire solaire de l'étoile **Sothis** ou **Sirius**. Cette étoile est appelée en pharaonique *spdt*, l'étoile du chien (Hannig 1995 :965). L'action de l'astre est comparée à celle de l'animal qui, par son aboiement, avertit d'un danger. C'est

ainsi que les pharaons d'Égypte appelaient cette étoile l'aboyeur, le chien. On appelle **Sirius** l'étoile du chien parce que probablement les Égyptiens sacrifiaient le chien à son avènement. L'idéogramme qui détermine son nom renvoie à une femme accroupie dont la tête est couverte d'un foulard. C'est l'idéogramme de la déesse Isis :  (Gardiner *sign-list* B1).

Chez les Bassa du Cameroun comme chez les Basoo, une ethnie apparentée, on utilise le terme *mbuè* qui désigne à la fois l'année et le chien (Nadège Laure 2004 :34). Chez les Bulu, une ethnie du sud Cameroun, le terme *mvou* désigne également le chien. Chez les Wolof du Sénégal, le terme *mbaw* désigne le cri du chien. Dans la conception astronomique des Mbochi, une autre ethnie bantou, on note trois chiens-étoiles qui accompagnent le soleil dans sa course au ciel (Obenga 1990 :285). Les Dogons du Mali connaissent également l'étoile Sirius, l'étoile la plus brillante du ciel, qu'ils appellent la constellation du Grand Chien (Obenga 1990 :296). Chez ces derniers, le lever héliaque de Sirius, notamment à Sanga, correspond à la saison des pluies qui, dans les régions de sahel annonce l'arrivée des hautes eaux (Bonnet-Bidaud 2002 :153).

Tout se passe comme si tant en Égypte ancienne que chez certains peuples de l'Afrique noire moderne, le terme utilisé pour année est aussi employé pour nommer le chien. L'expression pharaonique pour désigner l'année est *h3t-sp* (*hat sep*, Wb3 :26, année de règne), copte : **ⲧⲠⲡ, ⲁⲒⲪ** ou *rnpt sp* (*renpet sep*, Wb3 :26, année), copte : *rompĕ*. Et le terme a pour déterminatif le chacal qui, aussi est apparenté au chien. Notons que les pharaons d'Égypte employaient le vocable *zab* ou *sab* mais aussi *sp* pour identifier le chacal. Les notes du *papyrus Rhind* laissent apparaître l'expression *hr n sp* que l'on traduit par le visage du chacal (E.426). De même, ils avaient des expressions consacrées pour dire le début de l'année, le nouvel an ou pour se présenter les meilleurs vœux du nouvel an : *h3t rnpt n n3 rmt.w n kmj* (E.287), c'est-à-dire « le début du nouvel an du peuple noir ». On peut mentionner les expressions suivantes : *rnpt wpj rnpt* ou *rnpt tpj rnpt* (Wb2 :474) pour marquer l'ouverture de l'année comme caractérisation du jour du nouvel an, jour du lever de l'étoile Sirius, annonçant l'inondation. Pour se souhaiter les meilleurs vœux, les pharaons s'exprimaient ainsi : *n3 nfr n.k t3 rnpt* « que l'année te soit bonne » (E.251).

Chez les peuples de la vallée du Nil, l'apparition de l'étoile **Sirius** annonce l'ouverture de la saison agricole. Cette étoile introduit l'avènement de la saison agricole que l'on sanctifie par la pratique des sacrifices rituels. Le calendrier agricole tant en Égypte ancienne qu'en Afrique noire moderne s'énonce dans le langage des rituels sacrificiels du dépeçage et du partage des animaux symboliques pour reprendre l'heureuse formule de l'égyptologue antillais (Anselin 1991 : 64). Ces derniers viennent de la brousse, de la chasse, du village ou de l'élevage domestique « selon une logique du pouvoir qui réunit la brousse et le village, la nature et la culture sous une même religion ». C'est ainsi qu'au Mali, la succession des sacrifices est assimilable aux levers et aux couchers héliaques annuels des constellations (Anselin *ibid* : 65). Dans la ville de Ségou, poursuit Anselin, on sacrifie une poule étoilée et un bouc rouge au lever des pléiades. Chez les Bambara, les Songhay et les Bozo (populations pêcheurs de la boucle du Niger), on se livre aussi à des sacrifices à la montée des eaux. La logique qui veuille qu'on satisfasse les génies de l'eau pour se procurer une bonne récolte, est une pratique commune aux peuples de la vallée du Nil et du reste de l'Afrique noire.

6. Les fêtes religieuses

La fête du *šspt itrw* :

Il s'agissait d'une fête qui marque le début de la montée des eaux (Wb1, 146 :16 ; Hannig, 1995 :112). Cette fête était célébrée par les pharaons d'Égypte au Moyen Empire pendant le mois d'*Akhet Athyr* : Les égyptologues ont retrouvé les traces de cette fête pour la première fois dans le calendrier des fêtes du pharaon *Ny-user-Rā* (« *A Ra appartient la puissance* », 5^{ème} dynastie). Pendant ces jours de fête, ils organisaient des courses de pirogue sur le Nil (Altenmüller 1977 :175). A Edfou et à Dendara, les cérémonies se tenaient pour accueillir la montée des crues, tandis qu'à Esna, elles servaient pour le renouvellement de la nature. Ces différentes cérémonies sont représentées dans les tombes de l'Ancien Empire où figure la course des barques avec la possibilité d'arracher des papyrus pour la déesse Hathor et de laisser verdier la nature.

La fête du *Hnm jtn* :

Les Pharaons d'Égypte célébraient la fête du Nouvel an afin de conjurer des périls qui menaçaient la bonne marche de l'univers. Il s'agissait de la fête de *wpt rnpt*. Elle était célébrée dans les grandes villes d'Égypte comme à Kalabcha, à Philae, à Kom Ombo, à Edfou et à Dendara. A Edfou comme à Dendara, on se servait d'une statue spéciale en or pour l'ouverture de l'année. Cette statue était gardée dans des endroits précis des temples. La fête était animée par des prêtres de haut rang qui, pour l'occasion, faisaient des processions devant l'effigie du dieu ou de la déesse accomplissant ainsi des actes du rituel divin. Les cérémonies se déroulaient dans les chapelles des temples ou dans la *ouabet* et consistaient à oindre la statue, à la vêtir d'étoffes liturgiques. L'exécution des différents rites afférant aux différentes cérémonies participait à la régénération cosmique de l'univers et du royaume d'Égypte. La cérémonie elle-même portait le nom *hnm itn* ou *m33 itn* « *s'unir au disque solaire, toucher le disque solaire, contempler le disque solaire* ». Le contact de la lumière solaire et de l'effigie du dieu ou de la déesse dorée, occasionne un renouvellement cosmique de l'univers et de tout ce qui participe à sa stabilité (Daumas 1982 : 466-471). Les Dogons du Mali connaissent la cérémonie «soixantenaire» qu'ils consacrent au renouvellement du monde. Cette cérémonie était célébrée à l'apparition de l'étoile *Sigi tolo* « étoile du sigui » qui n'est autre que le *Spdt* (l'étoile Sirius) des pharaons d'Égypte.

7. Conclusion

Tout au long de cette contribution, nous avons essayé de montrer en détail, l'importance des cours d'eau et des rivières dans les cosmologies des populations de l'Égypte pharaonique et celles des peuples actuels de l'Afrique noire. L'eau participe de la création. C'est ce que illustre un des passages du Coran :

*« Et Dieu créa tout ce qui bouge à partir de l'eau.
Certains se déplacent à bas ventre (notamment les reptiles),
d'autres se déplacent avec les deux pieds (les hommes)
et d'autres avec les quatre pattes (les ruminants).
Il créa tout ce qui lui plaît, parce que c'est lui qui décide de tout ».*

Dans les rites initiatiques et funéraires, l'eau participe à la revivification du corps des morts et leur permet d'accéder à la vie d'outre tombe. Elle détermine le temps et l'espace. Son avènement tant en Égypte ancienne qu'en Afrique noire moderne conditionne la vie des êtres humains et des végétaux. Sa renaissance cyclique est à la base de l'invention du calendrier agricole qui rythme la vie des paysans de la vallée du Nil et celle du reste de l'Afrique noire. C'est l'élément fondateur de la civilisation négro-pharaonique.

□ Bibliographie

- Altenmüller, H.**, „Feste“ in *LÄ* II, 175.
- Anselin, A.**, „La conception pharaonique de l'espace et du temps“, in: *Tyanaba*, Revue de la société d'anthropologie, n°1, Décembre, 1991, pp. 59-79.
- Assmann, J.**, „Nilhymnus“ in *LÄ* IV, 1982, 489-496.
- Bonnet-Bidaud, J. M.**, „ L'observation de l'étoile Sirius par les Dogons » in : *ANKH* 10-11, 2001-2002, pp.144-163.
- Brunner, H.**, „Fruchtbarkeit“, in: *LÄ* II, 1977, 337.
- Butzer, K.W.**, „Nil“ in *LÄ* IV, 1982, 480-483.
- id., „Nilquellen“ in: *LÄ* IV, 1982, 506-507.
- Caminos, R.A.**, „ Nilopfer I“ in *LÄ* IV, 1982, 498-500.
- Daumas, F.**, „Neujahr“ in *LÄ* IV, 1982, 466-471.
- Emery, Walter. B.**, *Ägypten: Geschichte und Kultur der Frühzeit*, München, Wiesbaden, 1964.
- Erichsen, W.**, *Demotisches Glossar*, Kopenhagen, 1954.
- Erman, A.** *La religion des Égyptiens*, Paris, 1952.
- Eyenga, E.** *Cours d'eau et histoire des Beti du Sud Cameroun 17^e-20^e siècle* (mémoire de DEA en histoire), Yaoundé, 2004.
- Faulkner, R.O.**, *A Concise dictionary of middle Egyptian*, Oxford, 1991.
- Guglielmi, W.**, „Personifikation“ in *LÄ* IV, 1982, 981.
- Hannig, R.**, *Die Sprache der Pharaonen. Grosses Handwörterbuch, Ägyptisch-Deutsch*, Mainz, 1995.
- Hérodote**, *Histoires, Livre II, texte établi et traduit par P.H.E Le Grand*, Paris, 1936.
- Kurth, D.**, „Nilgott“ in : *LÄ* IV, 1982, 485-489.
- Lam, A.B.** *Les chemins du Nil*, Paris, Khepera/Présence Africaine, 1997.
- Leclant, J.**, „ Le rôle du lait et de l'allaitement d'après les textes des pyramides“ in : *JNES* 10, 1951, pp :123-127.
- Lefèbvre, G.** *Romans et contes égyptiens de l'époque pharaonique*, Paris, 1988.
- Nadeige, L.N.** *Le calendrier et la mesure du temps chez les Égyptiens et les Bassa du Cameroun*. Mémoire de maîtrise en histoire, Yaoundé, 2004.
- Ngom, G.**, „La parenté génétique entre l'égyptien pharaonique et les langues négro-africaines modernes : L'exemple du duala“ in : *ANKH. Revue d'Égyptologie et des civilisations africaines*, n° 2, Avril, 1982, pp. 29-83.
- Obenga, Th.** *Origine commune de l'Égyptien ancien, du copte et des langues négro-africaines modernes. Introduction à la linguistique historique africaine*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- id. *La philosophie africaine de la période pharaonique*, Paris, L'Harmattan, 1990.
- Saleh, M.**, Sourouzian, H. *das ägyptische Museum kairo*, Mainz, 1986.
- Wb.:** A. Erman, H. Grapow: *Wörterbuch der ägyptischen Sprache I-V*, Berlin, 1982.
- Yoyotte, J.**, „ Nil“ in: *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris, 1992.

□ L'auteur

Mouhamadou Nissire SARR, après avoir obtenu son DEA d'Égyptologie à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, a obtenu, à l'Université de Hambourg, sa thèse de doctorat d'égyptologie qu'il a préparée sous la direction du professeur Hartwig ALTENMÜLLER. Celle-ci a été publiée sous le titre : *Funérailles et représentations dans les tombes de l'Ancien et du Moyen Empires égyptiens – Cas de comparaison avec les civilisations actuelles de l'Afrique noire* (Hamburg, Lit Verlag, 2001). Il enseigne à l'Université Yaoundé I au Cameroun tout en poursuivant ses travaux de recherche en égyptologie et plus particulièrement sur les rites funéraires en Égypte ancienne et dans le reste de l'Afrique noire.

Publications : <http://www.ankhonline.com> et sommaire des numéros de ANKH parus en fin de revue.